



THRILLER

PEUR EXPRESS

ROMANS
ADO

JO WITEK

ACTES SUD JUNIOR

“Tétanisée, Indie se mit en chien de fusil pour chasser de son cerveau cette image qui la hantait, et laissa la neige la recouvrir d’un linceul blanc. Elle n’avait pas rêvé. C’était lui ! Le garçon qu’elle avait vu dans l’autre train. Le fantôme que le petit garçon avait dessiné. Ce regard profond. Il lui voulait du mal. Il voulait qu’elle meure, seule dans le froid.”

Un train bloqué sur un viaduc en pleine tempête de neige, dans une nuit profonde. Six jeunes passagers, sans lien apparent entre eux, sont la proie de phénomènes étranges : accès de violence, visions fantomatiques, voix de reve-nants, rituel satanique... Un thriller haletant, un voyage dans le paranormal qui atteint les frontières de nos croyances et de nos certitudes.

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud. 2012
ISBN 978-2-330-00801-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD **junior**

JOWITEK

PEUR EXPRESS

“Les faits ne cessent pas d’exister parce qu’on les ignore.”
Aldous Huxley

I

DESTINATION INCONNU

1

JEANNE MARCHAIT LE LONG DU TRAIN, toute frêle dans son pull en laine bariolé. Elle aimait la solitude de ces quais sans fin, juste avant le grand départ. Longer la machine, la sentir se gorger d'électricité et d'air pour alimenter ce ventre mécanique de 780 tonnes de tôle, d'électronique et de haute technologie. Un monstre à l'allure luisante et séduisante ; une bête inhumaine en réalité, qui dans quelques minutes allait ouvrir sa gueule de velours pour absorber mille voyageurs et plusieurs tonnes de bagages. Un voyage climatisé, sans secousses ni chaos, une symphonie ferroviaire digne du plus grand génie humain. Jeanne ne pouvait s'empêcher de toucher la machine, une habitude, un tic, un grigri peut-être. Elle aimait la caresser, laissant glisser sa main avec une infinie tendresse sur cette sublime carcasse froide et pourtant si sensuelle.

Enfant, déjà, elle frissonnait étrangement au contact de la tôle sur sa peau quand son père la faisait monter dans la cabine de pilotage. Chez les Gordain, on était cheminots de père en fils et Jeanne avait naturellement

pris le relais. Du haut de son petit mètre soixante, elle avait rejoint cette longue lignée de conducteurs aux gueules burinées et aux regards de gosses. Une volonté de fer et une carrière exemplaire qui en quinze ans lui avaient fait franchir toutes les étapes du métier pour décrocher le poste prestigieux de TGViste. Son père en avait pleuré de fierté.

Était-ce le vent glacial de cette fin de journée de décembre ? Ou bien sa dispute avec son mari juste avant de partir pour la gare de Lyon ? Le fait est que Jeanne, en descendant le quai numéro 7, fut fouettée d'une cinglante nostalgie.

Avait-elle vraiment choisi ce métier ? Est-ce que ces horaires décalés n'étaient pas en train de gâcher son mariage ? Est-ce qu'elle pourrait un jour réussir à quitter son domicile un soir de décembre sans éprouver une terrible culpabilité ? Mauvaise mère, mauvaise épouse mais bonne conductrice, bonne fille de son père. La meilleure, l'unique !

Le nez enfoui dans son col de pull, Jeanne une fois de plus s'apprêtait à prendre son service, à monter dans la cabine de la motrice pour embarquer un millier de personnes dans un voyage nocturne et glacial à plus de 300 kilomètres-heure. Un métier à responsabilités qu'elle aimait, mais qui ce soir lui pesait dans ce vent hivernal.

Au passage de la voiture 4, elle salua l'équipe commerciale du train qui, comme elle, arrivait en avance pour effectuer toutes les vérifications d'usage.

— Salut, Jeanne, tu crois qu'on va partir ? clironna Robert Jean, l'un des deux chefs de bord de ce

double TGV duplex qu'elle était chargée de mener à bon port en cinq heures.

Elle aimait ces appréhensions de l'équipe, cette façon qu'avaient parfois ses collaborateurs de lui renvoyer leurs propres angoisses avant le départ. Elle savait y répondre, avec son regard clair et son parler franchouillard.

— Pourquoi on ne partirait pas, Robert ? lui répondit-elle dans un grand sourire. T'as pas fini tes courses de Noël, c'est ça ? T'aurais préféré un petit week-end pépère ?

— Tu déconnes, mais il paraît qu'il va neiger sur Lyon cette nuit... Aucune envie d'être coulé* ce soir. C'est déjà la panique avec les clients les jours de vacances scolaires, alors si on se tape des coupures de jus, ça va virer au cauchemar.

— C'est toi qui manques de jus, Robert, je te sens fatigué. Pas de vacances cette année ?

— Non, on partira à Pâques, j'aime pas Noël, ça me déprime.

— T'es vraiment à bout, dis donc ! Noël en famille, c'est merveilleux ! T'inquiète pour la météo. On passera Valence à 20 heures, il ne gèlera pas avant minuit et, après Valence, aucun risque de gel. Dans moins de six heures, tu seras à Perpignan, bien au chaud dans ton lit d'hôtel, fais-moi confiance. Au fait, tu pourrais demander à Josy de me remplir mon thermos, j'ai encore oublié...

* Arriver en retard, dans le jargon des cheminots.

— C'est bien parce que c'est toi, Jeanne... Ça gaze, je t'amènerai ton café en cabine, princesse.

Il faisait froid, Robert avait raison. Le pire était ce vent glacial et humide qui n'en finissait pas de pénétrer ses vêtements.

Paris, gare de Lyon, 17 heures 25, Jeanne parvint enfin en bout de quai.

Elle sortit sa clé de Berne*, ouvrit la porte et s'en-gouffra dans la cabine bien chauffée de la motrice.

La double rame du TGV duplex en provenance de Paris gare de Lyon et à destination de Perpignan allait partir dans vingt-cinq minutes. Il était temps de quitter cette nostalgie hivernale et de se concentrer sur son travail. Dès qu'elle eut mis un pied dans la cabine, Jeanne retrouva son sang-froid, sa rigueur professionnelle et commença sereinement les nombreuses vérifications techniques nécessaires avant le départ.

* Clé carrée qui permet d'ouvrir de nombreux accès et placards dans les trains.

2

ROBERT JEAN SE SENTAIT ÉPUIsé. Cela faisait plus de vingt ans qu'il arpentait les couloirs moquettes des trains à grande vitesse. De quoi user un homme. Il détestait par-dessus tout les jours de grands départs, et particulièrement ceux de décembre. Robert faisait partie de ces gens que les fêtes de Noël angoissent. Tout ce flonflon en rouge, vert et or lui donnait la nausée, surtout depuis que ses enfants étaient devenus adultes et avaient définitivement quitté la maison. Jeanne avait raison, il manquait de jus depuis un moment.

Dans quelques mois, il allait devenir grand-père et cette perspective, au lieu de le réjouir, le minait. Il se sentait vieux, fatigué, un poil dépressif. Dominique, son jeune homologue en charge de la seconde rame du TGV, vint le saluer devant la voiture 4 où le personnel de la société de restauration terminait d'avitailier la remorque-bar.

— Le train est gavé comme une oie ! Overbooké, mille trente-deux voyageurs ! C'est pas ce soir qu'on va se reposer ! Je ne sais pas pourquoi les gens sont

toujours si speed au moment de Noël. Ça fait pas ça pour les vacances d'été. T'as remarqué ?

Robert se contenta de hocher la tête. Il n'appréciait pas trop ces agents de service nouvelle génération qui passaient leur temps à répandre leur anglais à tout bout de phrase. "Speed", "overbooké", une façon de s'exprimer qui l'agaçait particulièrement. Après tout, il avait plus de vingt ans d'expérience dans le TGV et il aurait aimé que les jeunes le respectent davantage et fassent preuve d'un peu plus d'humilité avec leur maîtrise de l'anglais et leur bac plus deux. Lui avait commencé sa carrière avec un simple certificat d'études et une centaine de mots d'anglais en sacoche. Aujourd'hui, les contrôleurs s'appelaient "chefs de bord" ou "ASCT (agent de service commercial des trains)". Ils avaient troqué leur sacoche de treize kilos contre un *personal digital assistant*, petit ordinateur portable qui poinçonnait les billets, acceptait les paiements par carte bancaire et donnait en temps réel des informations sur le trafic. Le contrôleur d'aujourd'hui ressemblait aux stewards des grandes lignes aériennes internationales et Robert avait parfois la nostalgie des vieux trains à compartiments non climatisés où l'on pouvait encore mettre le nez à la fenêtre pour sentir les odeurs des champs, de la mer ou des vaches dans les pâturages.

Il grimpa dans la voiture 4 et salua Josy, l'hôtesse de bar, l'embrassant quatre fois sur ses joues rebondies.

— Tiens, je te donne le thermos de Jeanne, tu le rempliras de café à bloc, s'il te plaît. J'irai lui porter en cabine tout à l'heure.

— Ça marche, Robert. Dis donc, ça n'a pas l'air d'aller fort. Des soucis ?

— La vieillesse, Josy. C'est ça mon souci. Vivement la retraite !

— C'est pour quand ?

— L'année prochaine.

— Tu tiens le bon bout, mais tu vas me manquer !

Robert aimait travailler avec Josy, une jeune Réunionnaise toujours souriante et bienveillante envers ses collègues. Il appréciait son calme, son sang-froid, sa rapidité aussi. Elle servait les clients avec grâce et efficacité quelle que soit l'humeur des gens. Une vraie pro. Le moteur de la machine cessa de gronder dans un soupir profond. Jeanne, depuis sa cabine, venait de couper "le jus", autrement dit de couper l'alimentation électrique de la machine afin de commencer ses vérifications techniques. Il était temps pour le vieux professionnel des rails de rejoindre le quai, afin d'accueillir les premiers voyageurs.

Il boutonna sa veste, sortit de sa sacoche son écharpe en laine rouge tricotée main et s'engouffra dans le froid. Malgré l'avis de la jeune conductrice, il ne put s'empêcher de camper sur sa position : le temps virait à la neige et cela ne lui disait rien de bon.

Il en avait connu des voyages épiques avec des caténaires qui se déchiraient à cause du gel, des trains qui restaient en rade au milieu de la campagne et des voyageurs irascibles incapables d'intégrer le facteur "intempéries" dans leur trajet. L'homme du XXI^e siècle était pressé, prétentieux et Robert se sentait lui aussi dépassé par cette vitesse humaine qui voulait tout maîtriser.

Quelques années auparavant, il lui arrivait encore d'engager la conversation avec les voyageurs excédés, leur expliquant l'impact des conditions météorologiques sur la machinerie, l'impossibilité même pour le génie humain d'assurer un voyage 100 % sécurisé. Il avait souvent fait preuve de pédagogie et emporté la tolérance et la compréhension des voyageurs si peu conscients du niveau de sécurité qu'exigeait la grande vitesse. Aujourd'hui, tout lui semblait plus difficile. Les gens ne voulaient rien savoir. À partir du moment où ils avaient payé, le monde devait se plier à leur bon vouloir. L'homme moderne ne supportait plus le hasard, la malchance, le contretemps et encore moins les caprices de la nature. Robert en avait pris son parti, s'enfonçant dans un silence poli. En cas de problèmes, il restait toujours cordial, calme, distant, mais n'entretenait plus du tout les mêmes relations conviviales avec ses clients.

Pourtant, il les connaissait par cœur, ces voyageurs du rail, depuis le temps qu'il les observait. Il s'était même amusé à les classer par grands types de caractères ou de manies, se constituant au fil des années une sorte de petit inventaire.

Les individus étaient toujours différents ; d'âges, de nationalités, de milieux sociaux disparates et pourtant, il existait bel et bien des ressemblances entre eux. D'abord, une sorte de panique générale se déversait sur le quai avant le départ. C'était inévitable, le voyageur ordinaire perdait ses repères, doutait et Robert se plaisait à le rassurer.

“Je suis voiture 8, c'est encore loin ?”

“Je ne vois pas mon numéro de wagon ! Monsieur le contrôleur, ce train va bien à... ?”

Certains arrivaient très en avance, prenant un temps fou à s’installer dans les voitures, comme pour se rassurer. D’autres préféraient attraper leur train juste à temps, sans doute pour éviter une attente immobile sur le quai. Certains voyageaient légers, mais organisés avec une petite bouteille d’eau et un livre plus ou moins épais suivant la durée escomptée du trajet. D’autres s’installaient exagérément comme s’ils allaient passer dix jours dans le train. Robert les avait classés dans la catégorie des “Au cas où”. En famille, seuls ou en couple, les “Au cas où” avaient toujours tout prévu. Sac de vivres et thermos de café au cas où le train prendrait du retard ou serait privé de voiture-bar. Livres, bandes dessinées, magazines, lecteur DVD, ordinateurs portables pour que les enfants ne s’ennuient pas. Les “Au cas où” étaient aussi parfaitement équipés en médicaments de survie. Nausées, maux de tête, pansements, pommades : ils avaient TOUT prévu, ne laissant au hasard de la vie aucune chance de les surprendre. Ce genre d’individus aurait pu être très utile en cas de panne ou de problèmes graves, mais il fallait bien admettre que généralement les “Au cas où” ne partageaient pas. Prévoyants, certes, mais peu altruistes.

Robert s’amusait aussi des “voyageurs-travailleurs”, très facilement reconnaissables. Mentons bas, regards fermés, valises à roulettes parfaitement huilées, ils fonçaient vers leur place comme on se rend au bureau. Contrairement à la foule de voyageurs saisonniers, eux avaient leurs marques, leurs habitudes, passant

allégrement des halls de gares aux terminus d'aéroports. Ils vivaient en coup de vent et à toute vitesse sans jamais demander leur chemin. Confortablement installés sur leur siège de première classe, ils installaient au plus vite leurs ordinateurs portables, dossiers, paperasses sur la tablette pour transformer le temps du voyage en temps de travail. Robert pensait que les "voyageurs-travailleurs" auraient été de bien mauvais témoins en cas de meurtre dans un train, tant leur concentration semblait inaltérable. Ils ne voyaient rien, refusaient toute conversation inutile et ne relevaient le nez de leur labeur que pour fustiger du regard un voyageur trop bruyant. C'est pour cette raison que les "voyageurs-travailleurs" détestaient par-dessus tout les familles et particulièrement celles de la catégorie des "Au cas où", heureusement peu présentes dans les voitures de première classe.

Dans son grand inventaire des passagers, les "voyageurs solitaires" étaient sans doute les plus difficiles à étiqueter. Les plus mystérieux aussi. Ils voyageaient seuls, dans une tranche d'âge allant de l'adolescence aux personnes très âgées. Certains laissaient une partie d'eux-mêmes sur le quai ; parents, amoureux, grands-parents, amis. Ils se séparaient dans un petit déchirement douloureux que trahissait leur regard perdu ou un ultime geste de la main. Mal à l'aise dans leur solitude forcée, les plus âgés engageaient souvent la conversation.

"Bonjour. Je suis à cette place. Vous pouvez m'aider à monter ma valise ? J'espère qu'on partira à l'heure..."

Autant de banalités lancées à l'aveuglette dans l'espoir de ne pas rester seul et muet sur son siège pendant

quatre ou cinq heures. Les plus jeunes, eux, s'accrochaient à leur téléphone portable, une façon comme une autre de rappeler à tout le wagon que ce n'était pas parce qu'ils voyageaient seuls qu'ils n'avaient pas d'amis ni de parents !

Un appel pour rien. Juste pour se rassurer et se donner une contenance.

Robert, pourtant échaudé par ses longues années de service, s'amusait encore à observer, classer et répertorier les comportements des voyageurs. Il aimait particulièrement les cinq dernières minutes avant le départ. Ce moment où le train s'animait au rythme de sa nouvelle population. Il était alors temps pour lui de rejoindre son petit local en voiture-bar, encore déserte au début du voyage.

Il salua Josy qui terminait d'installer son bar et vérifia l'interphonie de la rame en appelant Jeanne, isolée dans sa cabine de pilotage.

— Je t'apporte ton café dans cinq minutes, princesse du rail.

— OK, Robert, merci, lui répondit Jeanne en racrochant immédiatement le poste téléphonique qui lui permettait de communiquer avec les deux chefs de bord de son train. Robert pour la rame 1 et Dominique pour la rame 2.

Le départ était imminent, les bébés comme toujours se mirent à pleurer, exactement comme les oiseaux cessent de chanter en cas de malheur. Un phénomène que Robert n'avait jamais vraiment pu expliquer mais qui se produisait systématiquement. Les bébés hurlaient quand le train partait.

Sur le quai, on put entendre le sifflet du chef de service, suivi du message en gare.

“Le TGV à destination de Perpignan va partir quai numéro 7. Attention à la fermeture des portes. Attention au départ !”

3

— ON A OUBLIÉ MON SIROP ! Maman veut que je prenne mon sirop ! dit la petite fille en criant.

— Il est dans la valise, ma chérie, c'est compliqué, on le prendra ce soir en arrivant, répondit la grand-mère à voix basse.

— Ça fait peur de prendre son sirop au bout de la nuit !

En voiture 5, Waafa ne pouvait détourner les yeux de la petite fille blottie dans les bras de sa grand-mère, de l'autre côté de l'allée. L'enfant avait peur dans la nuit. N'importe qui aurait jugé qu'il s'agissait d'un caprice, d'un prétexte pour embêter l'adulte et mériter une sucrerie. Mais du haut de ses quinze ans, Waafa savait que les peurs enfantines n'étaient pas à prendre à la légère. Elle comprenait ce regard obscur et profond, terrifiant comme un long cri silencieux. Son enfance ressemblait à ce regard. Pourquoi était-elle tombée justement à côté d'une petite fille effrayée ? Pourquoi sa mère avait-elle encore été incapable de lui réserver une place à côté de la fenêtre ? Elle détestait voyager

côté couloir. Elle étouffait, côté couloir. La fenêtre, elle, permettait de s'évader, de rêvasser, de fuir la réalité de ces voyages en train qui, bien que très rapides, lui semblaient une éternité. Elle aussi aurait aimé se lover dans des bras rassurants, baisser la garde de temps en temps et se sentir épaulée, en pleine sécurité.

— Pardon, mademoiselle ! Je pense que je suis ici, voiture 5, place numéro 48 !

L'arrivée de l'homme la fit sursauter. Elle eut un mouvement de recul involontaire.

— Je ne voulais pas vous effrayer, pardonnez-moi, je voulais juste m'asseoir...

Waafa, sans même prendre le temps de le regarder, se leva pour s'effacer et permettre au voyageur de regagner sa place. Elle le détesta d'entrée de jeu. Sans lui, elle aurait pu se glisser vers la fenêtre et réfléchir. Maintenant, elle allait se retrouver coincée entre lui et la petite fille flippante. L'homme enleva sa veste, l'accrocha au porte-manteau de la fenêtre et s'affaissa délicatement sur son siège. Elle aperçut alors ses chaussettes à carreaux dépasser de ses monstrueux mocassins marron. À ce moment, l'adolescente se demanda si elle ne devait pas rejoindre la voiture-bar, fuir ce wagon, la gamine et ce vieux mec ringard d'au moins quarante ans, qui peut-être allait chercher à lui faire la conversation. À la draguer même. Quelle horreur ! Elle aurait voulu arriver tout de suite, en finir avec ce voyage, rentrer de plein fouet dans ce nouveau départ qui l'attendait à Perpignan. Le train démarra lentement, caressant la robe brumeuse et opaque de cette soirée de décembre. Rien à voir dehors, rien à faire à

l'intérieur. Même pas une ombre sur le quai pour la saluer avec tendresse. Plantée dans l'allée de la voiture 5, elle sentit son cœur s'accélérer pendant que ses pieds s'enfonçaient dans la moquette. Une femme la percuta avec sa valise sans même s'excuser. Elle commença à manquer d'air, enfermée dans ce corps charnu qu'elle détestait, dans ce train, dans cette saloperie de vie qui la mettait toujours si mal à l'aise. Waafa finit par s'écrouler sur son siège, engoncée dans son pull à col roulé. Il fallait se calmer. Respirer au rythme de ce TGV, parfaitement calme, sûr, rodé. La première fois qu'elle avait eu ce genre de malaise, le médecin urgentiste avait très vite mis un nom sur ses crises d'angoisse. "Spasmophilie. C'est comme une réaction de peur exagérée, mais qui se produit de façon inopinée, très souvent en absence totale de danger."

Qu'en savait-il, ce médecin, de l'absence totale de danger ? Comment pouvait-il affirmer qu'il n'y avait rien à craindre quand elle s'était évanouie la première fois sur la place du marché, juste devant le boucher ? Elle n'était pas folle, ni dérangée, ni fragile. Elle était simplement tétanisée par sa solitude au milieu de cette foule d'étrangers. Personne pour lui montrer le chemin de sa vie, personne pour la protéger ni l'empêcher de mourir en plein marché un dimanche matin. Il y avait vraiment de quoi flipper ! Dès qu'elle avait repris connaissance ce jour-là, elle avait voulu repartir. Retomber dans ce néant du malaise qui lui avait permis d'oublier cette vie misérable et violente. Mais elle s'était réveillée, le boucher lui avait parlé avec calme et bienveillance. Ses grosses mains tachées de sang

lui avaient offert du sucre dans un verre d'eau et les pompiers étaient arrivés. Pourquoi repensait-elle à tout cela maintenant ? Justement dans ce train où elle voyageait seule avec pour unique bagage une petite valise et un sac à main bon marché. Elle voulait tout oublier de sa vie passée et tout recommencer, là-bas, à Perpignan.

Quel con ce médecin ! pensa-t-elle à nouveau, tentant de calmer sa respiration qui s'enflammait. Le danger n'était pas toujours perceptible et pour Waafa les souvenirs étaient plus effrayants que n'importe quel monstre à trois têtes. L'image d'une jeunesse insouciante et rieuse lui était totalement étrangère. Elle se sentait lourde, vieille, tétanisée en permanence. Ses paupières commencèrent à tressauter. Ses muscles se contractaient malgré elle. Elle ôta ses lunettes et se frotta les yeux machinalement comme pour faire taire ce malaise en elle. *Ne plus y penser, Waafa. Se raccrocher à la vie, à une pensée positive.* Elle essaya de s'imaginer là-bas à Perpignan dans ce bel hôtel-restaurant où elle avait trouvé un stage de six mois en cuisine. Une formation en alternance qui lui permettrait de décrocher un diplôme de commis. Elle adorait faire la cuisine, cela la détendait. Il fallait se raccrocher à cela. Le plaisir des mains dans la farine, du fouet dans le saladier. La sensualité des légumes crissant dans la poêle légèrement huilée.

— Vous voulez un mouchoir ?

Waafa détourna lentement son regard vers le voyageur aux chaussettes à carreaux. Sans ses lunettes, elle ne distinguait que sa chevelure ébouriffée qui lui donnait l'air d'un fou sorti de l'asile.

— Pardon ? osa-t-elle répondre timidement, reprenant son souffle avec difficulté.

— Pour essuyer vos lunettes, vous voulez un mouchoir ? lui demanda le fantôme ébouriffé, approchant dangereusement son corps du sien comme les mains du boucher sur son front...

Pour couper court, Waafa accepta le mouchoir en papier et fit semblant de nettoyer ses lunettes. Elle ne voulait surtout pas se faire remarquer. Elle ne voulait surtout pas que son voisin se mette à bavarder avec elle. De tout, de rien. Elle détestait faire la conversation aux gens. Elle détestait les hommes qui la regardaient de trop près. Elle frotta ses monstrueux binocles qui lui permettaient de voir la vie telle qu'elle était : moche. Le type avait une barbe naissante, des yeux vides d'intelligence, elle le trouva hideux, mais le remercia d'un sourire gracieux avant de se concentrer de nouveau sur la cuisine. *Émincer les oignons, ciseler la ciboulette*. Elle ressentit une boule dans la gorge et une terrible sensation de froid. Pourquoi fallait-il toujours rassurer les gens ? Paraître aimable, normale, sans problème alors qu'à l'intérieur ça grondait. Comment faire comprendre à ce type à ses côtés qu'elle était glacée, complètement tétanisée ? Que la peur ne se contrôlait pas. Qu'une fois qu'elle s'était glissée en vous, elle ne vous laissait jamais tranquille ! Jamais. Pas même dans un train à grande vitesse nouvelle génération. Pas même quand on avait choisi de tout quitter pour s'offrir un nouveau départ.

— Il fait une chaleur dans ces trains, je ne sais pas pourquoi ils surchauffent autant ! On a toujours

l'impression d'être dans un couscoussier. En plus avec cette clim, on ne peut pas ouvrir les fenêtres ! se plaignit l'homme échevelé en ôtant son pull.

Waafa avait du mal à cacher ses frissons. L'odeur de transpiration de l'homme en mouvement lui déclencha un haut-le-cœur. Elle allait vomir, s'évanouir, mourir peut-être. Il fallait qu'elle bouge, qu'elle trouve une issue. Elle attrapa son sac coincé sous son siège et se leva brusquement, croisant au passage le regard profond et insondable de la petite fille qui se mit à chanter à tue-tête.

— “L'as-tu vu ? L'as-tu vu ? Le petit bonhomme, le petit bonhomme... L'as-tu vu ?”

Waafa s'accrocha à son siège pour ne pas perdre connaissance. Cette chanson lui fit l'effet d'un poignard en pleine gorge. Ses oreilles bourdonnaient, elle haletait. La chanson de la petite devint lointaine, déformée, hideuse. Ce n'était plus une voix d'enfant qu'elle entendait, mais celle d'un esprit diabolique au regard glacial et menaçant.

— “Le petit bonhomme... L'as-tu vu ?”

L'adolescente resta un instant en suspens dans le couloir, vide, fascinée par la fillette qui lui souriait étrangement avec une pointe de perversité. Comme si la petite ne chantait que pour elle, pour lui faire peur, pour la faire souffrir, lui rappeler que le danger pouvait surgir d'un instant à l'autre. Waafa tenta de reprendre le contrôle de son esprit, se concentrant sur le bruit sourd et régulier du train qui commençait à prendre de la vitesse. *Ne pas flancher, ne pas s'évanouir devant tous ces gens. Devenir adulte enfin !* Waafa voulait

s'en sortir, prendre sa vie en main comme elle avait osé prendre ce train seule, avec une promesse d'avenir en poche. Elle fit un effort monumental pour s'extraire de la présence inquiétante de la petite fille qui continuait derrière son dos à fredonner son ignoble chanson. "Le petit bonhomme." Elle savait très bien qui était cet homme. Son bourreau. Celui qui l'avait fait souffrir toutes ces années. Elle s'accrocha à la poignée de porte du wagon qui s'ouvrit dans un soupir. Le bruit plus soutenu de la plateforme d'intercirculation lui permit de reprendre un tant soit peu ses esprits. Elle inspira un grand coup et s'engouffra dans les toilettes. *Là, je serai en sécurité. Là, je pourrai me calmer*, se dit-elle avant de fermer le verrou.

4

JEANNE AVAIT DÉCOLLÉ sa double rame à l'heure prévue. 17 heures 52. Le chef de service lui avait signalé l'autorisation de départ, ce qui s'était traduit en cabine par un simple "ding ding". La conductrice avait alors déplacé lentement le manipulateur de traction sur le secteur intensité pour faire partir la machine en douceur. Une simple manette de type joystick poussée délicatement suffisait à faire avancer ce monstre de plus de 700 tonnes. Cela faisait rire aux éclats Paulo, son fils de six ans quand elle lui racontait que maman, elle aussi, jouait à la console dans son train. Jeanne adorait cette technologie hyper sophistiquée qui reliait l'homme à la machine, la machine aux ordinateurs, les ordinateurs au conducteur. Un système pointu qui lui permettait de se lancer en toute sécurité vers l'horizon opaque et orangé de cette soirée d'hiver. Tel un pilote de ligne, elle conduisait à l'aveugle. S'engageant sur des voies obscures, glissant sur de longues courbes en tranchée, plongeant dans des tunnels sans fin, sans jamais voir où elle allait. Un exercice assez effrayant

au début pour les conducteurs habitués aux lignes classiques où la signalisation s'observait sur voie. Dans un TGV, tout était informatisé et, grâce au TMV, le système de transmission voie-machine, Jeanne recevait sur son pupitre de conduite les informations de signalisations, les vitesses à respecter et toutes les indications de fonctionnement des équipements de bord. Simple, efficace, aussi subtilement composé qu'un prélude de Bach. Jeanne aimait cette solitude protégée par une technologie de pointe qui la reliait à tout moment au Centre national des opérations (CNO) de Paris, véritable cerveau du trafic ferroviaire. C'est là, au cœur d'une immense salle informatique, que des coordinateurs scrutaient en permanence l'avancée des trains sur la carte lumineuse du réseau, traquant l'incident, la panne, le moindre retard. "Une putain d'invention, ce TGV !" comme disait son père, et les voyageurs avaient beau râler dès que le petit bijou tombait en panne, il n'en était pas moins l'un des moyens de transport le plus sûr au monde.

Dans quelques kilomètres, elle allait prendre sa vitesse de croisière, passer de 70 à 300 kilomètres-heure, sans souci ni appréhension. Cela faisait maintenant quatre ans qu'elle conduisait ces bolides et la peur des premiers trajets avait disparu. Du haut de son mètre soixante, elle en impressionnait plus d'un avec ce boulot "de mec", comme le définissaient encore certains collègues un peu machos. N'empêche qu'elle était l'une des meilleures conductrices, quoi qu'ils puissent penser. Elle savait garder son calme, même les soirs de disputes avec Alain, son mari. Depuis quelque temps,

ces chamailleries bien normales dans les couples avaient pris une tout autre tournure. Leurs disputes devenaient de plus en plus violentes. Les insultes fusaient. “Tu ne penses qu’à ton métier. T’es vraiment minable, comme mère.” Avant, Alain ne se serait jamais permis de dépasser les bornes de la sorte. Avant, il la respectait. Il fallait bien admettre que depuis qu’il avait été licencié, leur relation s’était écroulée. Ils avaient déraillé, et personne pour les aider à se remettre sur la bonne voie. La vie de couple, elle, n’était pas guidée par ordinateur. Il ne suffisait pas d’appuyer sur un bouton pour déclencher les secours. Jeanne se sentait perdue dans son histoire d’amour qui commençait sérieusement à se dégrader. Alors, elle se réfugiait dans son travail, acceptant plus de roulements en soirée pour s’échapper de la maison et profiter de la nuit d’hôtel payée par l’entreprise. Mais plus elle fuyait les disputes, plus sa vie de famille se dégradait. Dans deux jours, ils allaient fêter Noël ensemble. Il faudrait taire le malaise de son couple pour offrir à Paulo un Noël féerique. Elle se demandait si son fils croyait encore au père Noël. Il avait des doutes depuis quelques mois, mais Jeanne hésitait vraiment à lui avouer la vérité froidement. *Non mon chéri, le papa Noël n’existe pas et tes parents vont divorcer.* Elle n’arrivait pas à libérer son esprit de ces mauvaises pensées.

Le bruit du sas des machines la fit sursauter. C’était Robert qui venait lui apporter son café, laissant pénétrer dans la cabine l’air glacial et le barouf des armatures électriques.

— Room service ! Il n’y a qu’à toi que j’apporte le café, tu sais.

— Je sais, Robert, et c'est pour ça que j'en profite. Tout va bien côté clients ?

— Ça gaze. Le train est bondé. Entre les cadeaux, les valises et les gamins qui courent partout dans les allées, il manque plus que le sapin pour que je chante "Petit papa Noël".

— Dis donc en parlant de ça, tu leur as dit à tes fils que le père Noël n'existait pas ?

— Tu crois que je devrais ? Pierre a vingt-huit ans et Nathan trente et un. Ce n'est pas un peu tôt ?

— T'es couillon ! Je voulais dire quand ils étaient petits. Tu leur as dit ou ils l'ont appris à l'école ?

— J'en sais rien, Jeanne. Je ne m'en souviens pas... Pourquoi ? Tu hésites à en parler à Paulo ?

— Ouais. Je vois bien qu'il tourne autour du pot, mais je n'ai pas le courage de lui avouer franco. D'un autre côté, je n'ai pas envie qu'on se moque de lui à l'école... J'ai peur qu'il m'en veuille s'il l'apprend par quelqu'un d'autre. C'est idiot, mais je me sens coupable. C'est horrible quand on y pense, c'est comme si on lui avait menti toutes ces années.

— Tu gamberges trop, Jeanne. À mon avis, laisse faire, il va bien finir par te poser la question et là tu pourras le lui dire. Il s'en remettra comme tout le monde, conclut le contrôleur d'un sourire amusé.

— Merci pour le café et pour le conseil.

— De rien, ma belle, je retourne dans ma rame, les clients m'attendent...

Au moment où Robert Jean ouvrit à nouveau la porte conduisant à l'intercirculation, le TGV s'engouffra dans un long tunnel.

5

WAAFAVAIT RELEVÉ LA TÊTE vers le miroir et l'image qu'elle perçut la terrifia. Elle vit une jeune fille d'origine algérienne, les cheveux décoiffés, le visage crispé sous les deux verres épais de ses lunettes de myope. L'entrée du train dans le tunnel provoqua une légère vibration qui lui fit renverser ses gouttes dans le lavabo. Le petit flacon eut largement le temps de se déverser intégralement dans le trou d'évacuation avant qu'elle ne réalise l'ampleur de l'incident.

C'est pas vrai ! Je suis maudite, ce n'est pas possible ! se dit-elle, tentant rageusement de récupérer au fond du lavabo quelques gouttes de médicament. La crise de spasmophilie ne se calmait pas et ce flacon vide augmentait son angoisse. Il allait falloir s'en passer pendant tout le trajet. Elle avait envie de pleurer maintenant, seule dans ces toilettes exiguës avec cette sa peur insatiable dans la gorge. Elle effectua quelques exercices de respiration que lui avait montrés une amie. *Inspirer calmement en gonflant le ventre, expirer doucement. Inspirer, expirer...* Ça ne fonctionnait pas, l'air ne pénétrait